

— A peu près. Seconde question. le portrait que Pierre a tracé d'elle est-il exact ?

— Je te ferai préalablement observer que je ne sais pas quel portrait a tracé M. Pierre, — mais il doit être exact, puisque sur une simple indication j'ai reconnu l'original.

Platon s'inclina en guise d'acquiescement.

— Alors, fit-il après un court silence, elle est très-mal élevée ?

— Absolument ! Elle tire pas mal le pistolet ; c'est son père qui lui a appris ce noble amusement en la faisant tirer pendant un été entier dans une vieille casquette d'uniforme qui leur servait de cible ; Dosia pouvait avoir une dizaine d'années. Son professeur est mort, mais la casquette est restée, avec le goût du pistolet. Je me rappelle avoir vu, un certain printemps, Dosia arroser des pois de senteur, — qu'elle avait plantés dans une assiette à soupe, — au moyen de cette casquette-cible, tellement criblée de trous, qu'elle pouvait servir d'arrosoir.

Ici Platon ne put conserver son sérieux, et la princesse lui tint compagnie.

— Et le reste ? fit-il quand il eut recouvré la parole.

— Le reste ? Il y a à prendre et à laisser. J'ai dans l'idée qu'elle sait imparfaitement la géographie. elle m'a adressé sur Baden-Baden des questions qui m'ont fait soupçonner qu'elle croyait cette ville située sur les bords du Niagara. Maintenant, je ne suis pas sûre qu'elle mette le Niagara en Amérique. Blondin lui a singulièrement brouillé les idées avec ses pérégrinations ; Blondin était son héros à l'époque où la casquette lui servait d'arrosoir. Elle rêvait de se promener à cheval sur une corde tendue en travers du Ladoga... Elle m'a même demandé si ce serait très-difficile. Je lui ai répondu que le difficile ne serait pas de se promener, mais de décider le cheval.

Le cheval qui rue ?

— Ah ! tu le connais ? Oui, le cheval qui rue, ou même un autre.

— En effet, dit Platon, ce ne serait pas facile. Elle a donc renoncé à son projet ?

— Après quelques essais infructueux sur une ligne tracée par terre, elle a dû renoncer à son rêve, non sans un grand crève-cœur. En histoire, elle est très-forte, — elle a dévoré un tas énorme de gros volumes dans la bibliothèque de son père ; mais ces lectures n'ont pas modifié ses idées sur la géographie. Elle écrit très-correctement les quatre langues, russe, allemande, française, anglaise ; — elle joue du piano très-bien, quand elle veut, mais elle ne veut pas toujours ; elle dessine la caricature avec un talent rare et ignore absolument les premiers principes de l'arithmétique.

— C'est complet ! dit le jeune homme avec un soupir. Mais quelle espèce de personne est donc sa mère ?

— La femme la plus posée, la plus méthodique, la plus sérieuse qui se puisse voir : maigre, malade, un peu mélancolique, ignorante comme une carpe et pleine de foi dans la perfection des gouvernantes étrangères, — ce qui explique un peu l'éducation bizarre de Dosia.

— Et les autres sœurs ?

— Ce sont de sages personnes, très-rangées, pédantes même... Explique qui pourra ces anomalies. Un farfadet a dû se glisser dans le berceau de Dosia le jour qu'elle est née ; en le cherchant bien, on le trouverait peut-être dans ses tresses ou dans les plis de sa robe.

— Et le moral ? fit Platon redevenu soucieux.

— Le moral est excellent, il rachète le reste.

Les yeux du jeune officier exprimèrent une série d'interrogations si éloquentes que la princesse se mit à rire.

— Je crois, dit-elle, que M. Pierre a calomnié sa charmante cousine ; s'ils se sont querellés, il est certain qu'il n'a pas eu le dessus, car Dosia a un caquet de premier ordre. Mais le moral, je le répète, n'en est pas moins excellent. Cette petite fille a très bon cœur, — non pas ce bon cœur qui consiste à donner à tort et à travers ce qu'on possède ; mais elle a le cœur généreux et paye de sa per-

sonne à l'occasion. Je l'ai vue en temps de fièvre, porter des secours à ses paysans, comme une vaillante qu'elle est, je l'ai vue se jeter à l'eau pour repêcher un petit marmouset de quatre à cinq ans qui s'était avancé trop loin en prenant un bain, et que le courant emportait ; elle a nagé comme un poisson, par parenthèse ; mais tout habillée, ce n'est pas réjouissant. Elle est bonne, très bonne... aussi bonne qu'insupportable, ajouta la princesse en riant.

— Je te crois sans peine, dit Platon. Ces natures toutes de contrastes violents sont également susceptibles de mal et de bien... Mais la morale, qu'en faisons-nous dans tout cela ?

— Dosia est l'honneur même, répondit la princesse. C'est la vraie fille de son père.

Platon avait repris sa marche dans le salon. Sa physiognomie s'était assombrie. Il garda le silence.

— Tu sais sur son compte quelque chose de plus que moi, dit affirmativement la princesse en le regardant.

— Oui ! ... et cela me chagrine, car cette enfant, avec ses défauts, me semble fort intéressante...

Et Platon confia à sa sœur les confidences caractéristiques de Pierre Mourief.

— C'est fâcheux, dit la princesse quand son frère eut fini. Mais je ne vois là qu'un enfantillage...

— Sans doute, reprit Platon. Cependant pour celui qui l'épou-
era, cet enfantillage n'est pas sans conséquences.

La princesse ne répondit rien. La chose envisagée sous ce jour était en effet sérieuse.

Heureusement, on annonça le déjeuner, et la conversation prit un autre cours.

La journée s'écoula. Le soir venu, au moment où Platon se préparait à monter en selle, sa sœur l'arrêta.

— Es-tu curieux de voir Dosia ? lui dit-elle.

Platon réfléchit un moment.

— Certainement, répondit-il. Elle me fait l'effet d'un écureuil charmant et un peu farouche.

— Bien ! Nous aurons des régates dans six semaines, jo l'inviterai, — sans sa mère, — et tu la verras dans tout son beau.

Platon prit congé de sa sœur et galopa bientôt vers le camp.

— C'est dommage : se dit-il tout pensif en secouant la tête.

— C'est dommage : répéta-t-il une seconde fois au bout d'un quart d'heure.

Surpris lui-même de cette persistance d'une même idée, il s'interrogea et s'aperçut qu'il pensait à Dosia Zapline.

X

— Y'a-t-il longtemps que tu n'as vu ta sœur ? demanda Pierre Mourief à son ami, deux ou trois jours après cette visite.

— Non. Pourquoi ?

Pierre hésita un moment.

— Tu as dû lui donner une idée bien étrange et peu flatteuse de mon individu : les quelques mots que tu lui as dits au sujet de ma cousine Dosia n'ont pas pu lui faire augurer beaucoup de mon intelligence...

Platon se mit à rire.

— Détrompe-toi, mon cher ! ma sœur ne condamne pas les gens pour si peu ; je ne crois pas qu'elle ait pris mauvaise opinion de toi... D'ailleurs, rien n'est plus facile que de t'en assurer.

— Comment cela ? fit Pierre, dont le visage se couvrit d'une rougeur joyeuse.

— En m'accompagnant dimanche. Je dois déjeuner avec elle ; nous partirons de bonne heure, avant la chaleur, et tu pourras t'expliquer en long et en large sur le chapitre de tes errements.

Pierre, enchanté, remercia son ami, et demanda si la prin-